

Platform

Le temps fixe d'une jeunesse désabusée

Le Quai / Zhantai, Hong-Kong / Japon / Chine / France, 2000, 155 minutes

Alexandre Laforest

Numéro 219, mai-juin 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59136ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Laforest, A. (2002). Compte rendu de [Platform : le temps fixe d'une jeunesse désabusée / *Le Quai / Zhantai*, Hong-Kong / Japon / Chine / France, 2000, 155 minutes]. *Séquences*, (219), 52–52.



Le néant du temps qui passe

PLATFORM

Le temps fixe d'une jeunesse désabusée

Une ligne directe, partant des derniers souffles de la Révolution culturelle chinoise et aboutissant à la veille de la désormais célèbre tragédie de la Place Tianan men, parcourt l'entière de **Platform**, second long métrage du cinéaste Jia Zhang-Ke (**Xiao Wu**, 1997), en une démonstration de l'itinéraire emprunté par la société chinoise : d'un fanatisme socialiste idolâtrant Mao à une communauté ressentant de manière tout aussi aiguë que l'ensemble du globe l'influence des États-Unis, sans toutefois vivre dans la même idéologie. Cette ligne droite représente pourtant une période historique aux allures particulièrement vides, le changement s'effectuant en filigrane, loin des consciences publiques, loin des regards, et même, malheur, loin de celui du spectateur. Mais une ère éloignée du vide lipovetskyen; plutôt une ère vide, vidée de toute substance par cette même Révolution culturelle, illusoire et réactionnaire.

Le ligne que Zhang-Ke suit tourne autour d'une troupe de théâtre amateur aux services du Parti communiste, et dont la tâche consiste à monter des spectacles de propagande particulièrement grotesques. Prisonniers d'un système auquel ils ne semblent ni adhérer ni croire, les jeunes membres de cette Brigade culturelle traînent leur désarroi pathétique entre chaque répétition et chaque performance, performances insatisfaisantes pour n'importe quel artiste, si indigne soit-il. Et entre leurs apparitions sporadiques, le schéma du vide se reproduit; bien peu d'actions, d'événements, de péripéties ou même d'intrigues dans **Platform**. De même, la mise en scène épouse une esthétique théâtrale qui ne peut que nuire à un scénario qui semble s'efforcer à couper court à toutes promesses de développement subséquents susceptibles de susciter de l'intérêt; l'isolement parvient à son comble tellement les acteurs jouent dans leur bulle. Le travail de la caméra, tout en

plans fixes ou mouvements ralentis, participe efficacement de l'instauration de ce climat où triomphe le néant du temps qui passe inaperçu : les cadres souvent larges isolent les personnages tels des îlots à la dérive dans un des plus vastes pays de la planète, tandis que les nombreux panoramiques très lents et fluides évoquent la temporalité autant que la spatialité de leur solitude. Le montage se retrouve quant à lui à des lieux du montage contemporain, ce montage au tape-à-l'œil institutionnalisé, et confère ainsi au film un rythme parfaitement approprié au projet, mais sans beaucoup de passion : un montage dénué d'expressivité, expressivité dont la charge incombe surtout aux cadrages réussis, à la mise en scène trop statique et aux interprétations très honorables. En fait, il s'agit assurément de la qualité indubitable de cette

œuvre cinématographique. Les acteurs sont en fait responsables des plus intenses émotions générées par **Platform**, et en finissent même par dédoubler, en quelque sorte, le spectateur et sa frustration contemplative devant cette inactivité, cette errance molle, ce choc générationnel potentiel mais latent, claquemuré derrière une notion de respect profondément innée, qui transpire du film, mais qui jamais ne prennent préséance sur le vide dont il est issu et auquel il aboutit en une boucle complète.

En définitive, **Platform** apparaît comme une autre quête initiatique menée par des personnages jeunes et en conflit avec leur temps, mais une quête qui, de par la nature même de son parcours uniforme et plat, au rythme sans relief, n'offre qu'une simple contemplation du phénomène du temps qui avance inéluctablement, si bien que lorsque la conclusion pointe à l'horizon, le spectateur échappe la portée du message véhiculé par le deuxième opus de Jia Zhang-Ke, un message rempli de lucidité et d'humanisme. Une quête qui prend également la forme d'une rétrospective qui laisse présager quelques explications historiques, politiques, sociales des différents épisodes vécus par ce peuple durant la tranche chronologique choisie, mais qui ne le fait guère, préférant demeurer en marge des événements centraux, si bien que force est de questionner la pertinence du choix d'une telle démarche, du désir de jeter un tel regard sur le passé. En effet, en quoi ce moment de l'Histoire est-il davantage significatif de la notion du passage du temps, et des transformations subtiles qu'il plante sur sa route ?

Alexandre Laforest

■ Le Quai / Zhantai

Hong-Kong/Japon/Chine/France, 2000, 155 minutes — Réal. : Jia Zhang-Ke — Scén. : Jia Zhang-Ke — Photo. : Yu Lik-Wai — Mont. : Kong Jin-Lei — Mus. : Yoshihiro Hanno — Son : Zhang Yang — Déc. : Qui Sheng — Int. : Wang Hong-Wei (Minliang), Zhao Tao (Ruijuan), Lang Jing-Dong (Chang Jun), Yang Tian-Yi (Zhong Pin), Bo Wang (Yao Eryong) — Prod. : Li Kit-Ming, Shozo Ichiyama — Dist. : Les Films Séville.